

CHAPITRE VIII

L'ŒUVRE DU SAINT VIATIQUE (1)

NOS DEVOIRS A L'ÉGARD DU SAINT VIATIQUE

*Benedictus qui venit in
nomine Domini !*

Béni soit celui qui vient
au nom du Seigneur !

(Matth , XXI. 9).

Par ordre de Jésus-Christ, selon de graves auteurs, par ordre de l'Église, selon tous les docteurs, il y a obligation stricte de communier pour tous ceux qui sont atteints d'une maladie mortelle ou qui

(1) L'Archiconfrérie du saint Viatique, canoniquement établie dans l'insigne basilique de Saint-Jérôme de Saintes, au diocèse de La Rochelle, se propose une triple fin : la première a trait à la personne de Notre-Seigneur : c'est d'honorer le Sacrement d'amour, soit dans les rues de nos cités et de nos bourgades, soit dans les maisons des pauvres ; la seconde se rapporte aux malades que les associés édifient, aident et consolent ; la troisième, éminemment opportune dans les circonstances présentes, combat, par l'exercice du zèle et de la charité chrétienne, les tentatives impies des solidaires près des mourants.

sont sur le point de subir une opération dangereuse (1) ; en sorte que celui qui négligerait volontairement d'accomplir cet important précepte pécherait grièvement. Ce n'est pas de cette obligation que nous parlerons ; nous nous entretiendrons des devoirs que nous avons à remplir quand on porte le saint Viatique aux malades. Ils sont de deux sortes : les uns regardent le *prochain* ; les autres, *Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même*.

I

Jamais il n'y a pour un chrétien une nécessité plus pressante de communier qu'à l'article de la mort. Le démon, alors, est si acharné, les tentations si violentes, la pensée du jugement si terrible !

Que fait donc, par rapport au saint Viatique, le bon chrétien qui a souci du *Mandavit unicuique de proximo suo?* (2) Premièrement et avant tout, il prie, il fait de pieuses violences au ciel pour que dans sa famille, dans sa paroisse, dans la sainte Église, il ne meure aucun chrétien sans recevoir les secours de la religion, surtout la sainte Communion. C'est une de ses dévotions les plus chères.

Ce n'est pas assez : il agit. Il s'ingénie à découvrir ceux qui sont dangereusement malades pour en avertir le prêtre. Lui-même s'efforce de les préparer à la visite du ministre de Dieu, en adaptant ses efforts à la situa-

(1) Card. Gousset, *Theol. mor.*, I, p. 241.

(2) Dieu nous a chargés mutuellement les uns des autres (Eccli., XVII, 12).

tion des infirmes. Il en est qui sont pauvres, délaissés : ceux-là il les visite, il les console, il leur vient en aide, il les instruit, il leur rappelle leurs devoirs et la miséricordieuse patience de Notre-Seigneur qui, de son Tabernacle, les attend depuis si longtemps et soupire après le moment où on lui dira : *Celui que vous aimez, Seigneur, est malade* (1), pour aller le soulager. — Il est d'autres malades, surtout parmi les riches, dont l'entourage est rempli d'une cruelle pitié et qu'on laisse s'endormir dans la mort, parce que, par la crainte la plus insensée et la moins fondée en raison, on a eu peur de hâter leur dernier moment en leur parlant du prêtre et des sacrements. Non ! l'Extrême-Onction et le saint Viatique ne font pas mourir ! « C'est une chose étrange, dit le savant médecin Descuret, dans son ouvrage intitulé : *La médecine des passions*, que si peu de médecins emploient la religion comme auxiliaire dans le traitement des malades. Et cependant, quand on connaît l'immense influence du moral sur le physique, il est facile d'entrevoir de quelles ressources doit être cette vraie médecine de l'âme, principalement dans beaucoup d'affections nerveuses qui résistent aux moyens thérapeutiques ordinaires. » Non ! les derniers sacrements ne tuent pas ! Notre-Seigneur les a établis, en partie, pour soulager le corps, et rendre, en certaines circonstances, la santé ? Non ! les derniers sacrements ne sont pas si terribles à ceux qui sont étendus sur leur lit de douleur ! Ils les consolent, au contraire, les rassurent, leur donnent la paix en étouffant le remords ! Le zélé chrétien sait tout cela et le dit dans l'occasion. — Enfin, s'il s'agit d'un malade qui est guetté par la secte infâme des solidaires, par ces hommes qui

(1) Joan., xi, 3.

se font un métier de la *chasse au cadavre*, oh ! alors que de sollicitudes dans le bon catholique, que de prières pour arracher l'âme, qu'on veut perdre, aux rets de Satan !

Qu'elle est touchante et instructive la Communion en viatique de saint Jérôme, le grand Docteur de l'Église !

Durant sa vie, il avait une crainte extrême de la mort et des jugements de Dieu. Il croyait parfois entendre la fatale trompette du jugement, et alors, hors de lui-même, il courait de toutes ses forces à travers le désert, il allait se cacher dans les antres et les cavernes en criant : « Grâce, grâce, Seigneur ! » Quand il fut près de mourir, il habitait, non loin de la grotte de Bethléem où Jésus est né, un monastère qu'il avait fondé. Ses frères l'entouraient, pleins de recueillement, de tendresse et de compassion. Le grand athlète de la pénitence demanda à recevoir le corps de Jésus-Christ. Proche de la mort, il ne la redoutait plus, et il voyait dans son Dieu moins un juge qu'un père. « Ah ! dit-il, Dieu va venir me visiter. Pourrais-je assez m'abaisser vers lui ? Je ne mérite pas d'être couché sur la paille, puisqu'elle a servi à reposer les membres du Sauveur ! » Il pria ses frères de jeter de la cendre sur la terre et de le coucher par dessus. « Car je veux mourir comme il convient à un pécheur et à un pénitent. » On exauça ses vœux, et l'on étendit sur la cendre ses membres fatigués. Et pendant que le prêtre allait chercher le Viatique, il allait au-devant de Jésus par les soupirs de son âme. Quand Jésus-Christ apparut, il se leva, soutenu par ses religieux, se mit à genoux, et, versant des larmes abondantes, il s'écria : « *Domine, non sum dignus*, Seigneur, je ne suis pas digne ! » Et, après avoir reçu son Sauveur, il dit le cantique de Siméon : » *Nunc*

dimittis servum tuum, Domine, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur ! » Alors on entendit les anges qui invitaient son âme à voler au ciel : « Viens, mon bien-aimé, recevoir ta récompense pour les travaux que tu as généreusement entrepris pour moi. » Il répondit : « *Ecce ad te venio, pie Jesus, suscipe animam meam quam tuo sanguine redemisti.* Je viens, ô Jésus, recevez mon âme que vous avez rachetée par votre sang ! » Et il expira dans le baiser du Seigneur.

Quelle joie, quelle humilité, quelle confiance, quel amour !

Voilà les dispositions qui doivent animer les fidèles quand ils reçoivent Notre-Seigneur Jésus-Christ à leurs derniers moments. Voilà les sentiments qu'il nous faut exciter dans le cœur de nos frères, quand ils sont sur le point de paraître devant Dieu. Il ne suffit pas en effet de leur procurer la faveur de la réception du corps sacré de Jésus. Si nous sommes de vrais zéloteurs de l'Œuvre du saint Viatique, si seulement nous avons l'esprit de cette Association qui est un esprit de charité (esprit qui doit animer tous les chrétiens dignes de ce nom), il faut que nous les aidions à recevoir le Viatique saintement, fructueusement, par nos bonnes exhortations, ou du moins par nos ferventes prières.

Ah ! l'humilité et la pureté, qu'elles sont nécessaires à ce moment solennel. Qui est-ce qui s'avance vers cette maison de douleur ? C'est le Roi du ciel et de la terre, le Fils de Dieu lui-même, l'infiniment puissant, l'infiniment grand, l'infiniment saint ! Mais surtout la confiance et l'amour doivent remplir le cœur du malade. Celui qui vient le visiter, c'est l'infiniment bon, l'infiniment miséricordieux, le distributeur de toutes les grâces, le consolateur de toutes les douleurs, c'est Celui qui autrefois guérissait les malades, Celui qui montrait

tant de tendresse aux affligés, Celui qui faisait aux malheureux cette suave invitation : « Vous tous qui êtes dans la peine, venez à moi et je vous délivrerai ! » Son cœur si bon ne regarde ni à la faiblesse, ni à l'infirmité, ni à l'anéantissement de celui qui l'appelle, ni peut-être à ses tristes égarements et à ses ingratitude passées, ni à la pauvreté et au délabrement de la maison où il est porté. Il aime d'un amour spécial les pécheurs, les faibles, les malades, les indigents. Il a été la joie de leur enfance (1), il veut être le soutien de leur vieillesse (2) ; il veut les secourir dans leur corps et dans leur âme (3).

Prions donc, et avec ferveur, pour les malades à qui l'on porte le saint Viatique, afin qu'ils soient remplis surabondamment de respect, de confiance et d'amour. Si nous le pouvons, prions dans la chambre même où le Sauveur leur est donné, prosternés aux pieds de Jésus : notre prière en sera plus efficace. Et si notre présence physique est impossible, soyons présents de cœur : que ce soit là une de nos œuvres de zèle les plus chères ! Prions avec le prêtre et comme le prêtre. Demandons les grâces spéciales qu'il implore, au nom de l'Église, en cette touchante cérémonie. Demandons pour le malade la paix : la paix de l'esprit et du cœur, la paix avec Dieu et les hommes, la paix avec le ciel et la terre, la paix avec la conscience, *Pax huic domui !* Demandons une plus parfaite purification de l'âme par la récitation du *Confiteor*, qui est un très précieux et très efficace sa-

(1) *Deum qui lactificat juventutem meam* (Ps. XLII, 4).

(2) *Ne projicias me in tempore senectutis* (Ps. LXX, 9).

(3) *Cibum nutrientem ad immortalitatem et vitam æternam ; cibum qui corpus alat et vivificet, morbos sanat* (S. Chrys.).

cramental ! Demandons que le cœur du cher infirme, l'objet de la miséricorde du Sauveur, s'ouvre largement à la dévote humilité et à la sainte confiance, à l'audition des paroles du Précurseur et du Centurion : « Voici l'Agneau, voici celui qui efface les péchés du monde ! Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez à moi, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie, *Ecce Agnus Dei... Domine, non sum dignus!* » Demandons que le corps de Jésus-Christ soit pour celui qui semble sur le point de quitter la terre, une céleste nourriture qui le réconforte, le protège, le défende contre les efforts de l'ennemi et le conduise aux ineffables félicités du Paradis : « *Accipe Viaticum corporis Domini nostri Jesu-Christi qui te custodiat ab hoste maligno et perducat ad vitam æternam!* » Demandons que cette Communion soit pour le corps et l'âme un remède dont les effets se fassent sentir jusque dans l'éternité, *tam corpori quam animæ prosit ad remedium sempiternum.* »

Et ainsi nous coopérerons à la suprême sanctification de nos frères ; ainsi nous travaillerons efficacement à les faire entrer dans les sentiments des vrais enfants de Dieu ; ainsi nous contribuerons à leur procurer une sainte et heureuse mort ; ainsi nous exercerons à leur égard l'office de la plus excellente charité, au moment le plus décisif de leur existence, *momentum a quo pendet æternitas!*

Voilà nos obligations à l'égard du saint Viatique par rapport à notre prochain ; voyons maintenant nos devoirs envers Dieu lui-même.

II

Le saint Viatique, quand on le porte aux malades,

doit être l'objet de nos plus profonds hommages. Selon la parole des Livres saints, partout où se trouve le Corps sacramentel, les aigles, c'est-à-dire les vrais fidèles, doivent se rassembler. L'Église nous indique bien ce que nous avons à faire, par la pompe dont elle exige que le saint Viatique soit entouré ! Elle veut que le prêtre soit revêtu des insignes sacrés, que la lumière symbolique précède le cortège, que le dais se déploie au-dessus du ministre de Dieu, comme une tente, que la clochette se fasse entendre, que des prières soient récitées à haute voix, enfin elle prescrit tout un cérémonial qui proclame la royauté et la divinité de Jésus-Christ.

Que devons-nous donc faire ? Consultons notre foi et nous agirons bien.

D'abord, quand passe le Saint-Sacrement, nous devons le saluer très respectueusement. On salue un supérieur : Jésus n'est-il pas « le Roi des rois et le Maître des dominateurs ? »

Ce n'est pas assez : nous devons nous prosterner humblement. Il faut que par là nous marquions la différence qu'il y a entre le passage d'un simple mortel et le passage d'un Dieu. Je ne crois pas que l'on puisse être sérieusement chrétien et passer à côté d'un cortège qui accompagne le Viatique en se contentant de se découvrir, comme on le fait devant la croix qui précède les convois funèbres. Ce n'était pas ainsi qu'agissait le roi Henri IV. Passant un jour dans une rue assez près du Louvre, il rencontra un prêtre qui portait le Saint-Sacrement ; il se mit aussitôt à genoux et l'adora fort respectueusement. Le duc de Sully, protestant, qui l'accompagnait, lui dit alors : « Sire, est-il possible que vous croyiez à cela ? » — « Oui ! vive Dieu ! j'y crois ; et il faut être fou pour n'y pas croire ; je voudrais qu'il

m'en eût coûté un doigt de la main et que vous y crusiez comme moi ! »

Se mettre à genoux, ce n'est point encore assez ; si nous le pouvons, il faut nous joindre au cortège de Notre-Seigneur, pour le rendre plus digne de son auguste Majesté. Certes, les rois de la terre quand ils se montrent solennellement à leurs sujets ne s'avancent-ils pas escortés d'une suite nombreuse et respectueuse ? Jésus-Christ est-il moins qu'un roi de la terre ? Autrefois, comme cette vérité très simple était bien comprise ! A quelque heure du jour et de la nuit que Notre-Seigneur sortait de son Tabernacle pour se rendre au chevet des infirmes, de nombreux et fervents adorateurs s'empressaient de lui faire une cour d'honneur. En Espagne, quand un régiment rencontre le saint Viatique, on incline le drapeau sur le passage de l'Eucharistie ; si la voiture d'un grand et du souverain lui-même vient à passer, il est d'usage que le grand ou le souverain descende, et suive à pieds le Saint-Sacrement que le prêtre porte dans l'équipage à sa destination.

En France, les règlements militaires étaient très explicites sur les honneurs à rendre à l'Eucharistie. Dans les paroisses où il y avait garnison, si le Saint-Sacrement passait devant le poste, on présentait les armes, et deux soldats se détachaient pour accompagner Notre-Seigneur. Napoléon, revenant d'Austerlitz et d'Iéna, voulut que ses guerriers présentassent au Très Saint-Sacrement leurs armes glorieuses, et que, après avoir flotté sur les remparts de toutes les capitales de l'Europe, le drapeau de la France s'inclinât devant le Dieu de l'Eucharistie, devant le Dieu qu'adore l'univers entier ! C'est là une tradition de la France fidèle, de la France de Charlemagne et de

saint Louis ! Soyons, nous aussi, les vrais enfants de la France catholique ! Quand on porte le Viatique, foulons généreusement aux pieds le respect humain ; marchons le front haut, à la suite de notre Roi ; ne nous contentons pas de lui offrir nos hommages dans le secret du sanctuaire, mais affirmons notre foi et notre amour à la face de tous, dans les rues et sur les places publiques !

Il faut l'avouer, ces nobles devoirs sont loin d'être universellement observés. Dans les temps malheureux où nous vivons, combien le respect est devenu rare, comme l'amour s'est attiédi pour le Dieu du saint Viatique. Ames chrétiennes, écoutez comment un pieux ministre du Seigneur, qui en a été trop souvent le témoin attristé, nous fait la peinture de la coupable négligence des catholiques sur le point qui nous occupe. Hélas ! ses doléances ne sont que trop justifiées et trop générales !

S'il est, dit-il, un des mystères de notre sainte religion qui soit presque entièrement privé d'adorations et d'hommages, c'est assurément celui où le divin Maître vient à notre dernière heure nous prouver son amour plus fort que la mort, en nous faisant franchir avec lui le terrible passage du temps à l'éternité.

Suivez ce prêtre qui porte Dieu au mourant à travers les rues de nos villes et de nos bourgs comme à travers les montagnes et les vallées.

C'est le passage du Maître, *transitus Domini*. Le Créateur va visiter sa créature. Appelé par le malade, il a répondu comme autrefois : « J'irai et je le guérirai. » Et il va pour le guérir en son corps, si cela est le dessein de la Providence, mais en tout cas en son âme.

Une clochette, timidement agitée par la main d'un

enfant, essaie de réveiller la foi. « A genoux, dit-elle, adorez et priez, le Seigneur passe ! »

Hélas ! cet appel ne rencontre partout que de faibles échos, le respect humain retient les uns, l'indifférence les autres, tandis que l'impiété met au front du méchant des airs de mépris et de bravade. C'est à peine si quelques âmes se décident à courber la tête et à fléchir le genou, au passage de leur Seigneur et Roi.

Quand les rois de la terre font à leurs sujets l'honneur de leur visite, tous s'ébranlent et se précipitent pour allonger et élargir les lignes de leur escorte ; mais quand notre Père du ciel porte à l'un de ses enfants son amour et ses bienfaits, tous semblent s'éloigner et s'enfuir pour faire autour de lui le désert et la solitude. C'est ainsi qu'il vient dans le monde qu'il a fait et le monde ne le connaît pas ; il entre dans ses propriétés et les siens ne le reçoivent pas. Hélas ! quelle aveugle ingratitude !

Combien de fois nous avons eu le cœur pris de tristesse en voyant les hommes refuser au saint Viatique le plus petit témoignage de respect et de vénération !

Mais si, de la rue où passe le Seigneur au milieu de l'indifférence, nous entrons dans la demeure où il va se donner au mourant, le spectacle est plus triste encore : pas ou presque pas de préparatifs dans la chambre et sur le lit du malade ; çà et là, à droite et à gauche, mille objets divers laissés en désordre.

Quand Dieu arrive, on ne sait où le placer : à peine a-t-on songé, je ne dirai pas à lui préparer, mais à lui réserver un coin où il puisse se reposer. Le linge propre, l'eau bénite, les cierges, le crucifix, tout manque quelquefois, jusqu'au verre d'eau nécessaire pour l'ablution des mains du prêtre. Encore si les adorateurs suppléaient par leur nombre à ce dénûment au milieu

duquel on reçoit le Seigneur ; mais non, les étrangers qui ont daigné se déranger pour saluer leur Dieu sont restés au dehors, et, dans la famille, à part quelques rares exceptions, les uns vaquent à leurs affaires, les autres se mettent à l'écart pour donner libre cours à leur douleur, et d'autres se persuadent que les convenances leur défendent d'être présents à la cérémonie des derniers sacrements administrés à l'un des leurs.

De cette sorte, Dieu reste seul, n'ayant pour toute escorte que le prêtre, le servant, le malade et son gardien.

PAUVRE JÉSUS-CHRIST, PAUVRE JÉSUS-CHRIST ! s'écriait saint Alphonse de Liguori. Pauvre Jésus-Christ, répétons-nous après lui, qu'il est peu aimé, qu'il est mal honoré !! A vous, âmes chrétiennes, de réparer ces oublis, ces froideurs, cette indifférence, ces outrages, par un redoublement de dévotion pour glorifier Notre-Seigneur dans le saint Viatique. Quand il quitte le saint Temple pour aller, dans sa demeure, visiter et consoler un de ses enfants qui ne peut plus venir à lui, faisons-lui un cortège empressé ! Soyons autour de lui une cour d'anges adoreurs, tout remplis de recueillement, d'admiration, de reconnaissance et de charité !

Au reste, en agissant ainsi, nous travaillerons à nos propres intérêts. Outre le bénéfice des indulgences, nous acquérons les plus beaux mérites : mérites de foi en professant publiquement notre croyance ; mérites de charité envers Dieu que nous honorons ostensiblement ; mérites de charité à l'égard du prochain en faveur de qui nous implorons le Dieu de toute consolation ; mérites de charité à l'égard de la sainte Église que nous édifions. « Au milieu d'une société qui conserve encore plus d'éléments catholiques qu'on ne le

pense, dit Dom Guéranger, notre zèle à confesser et à pratiquer les devoirs de la milice chrétienne ne demeurera pas sans résultat. » De plus, nous nous préparons une bonne mort et un excellent jugement. Le Seigneur nous témoignera sa reconnaissance en veillant à ce que nous recevions très bien les derniers Sacrements et en nous ouvrant les portes du ciel. Car Notre-Seigneur l'a dit : *Celui qui me glorifiera devant les hommes, moi aussi je le glorifierai devant mon Père !* (1)

Je défie quelqu'un de me trouver contre la mort un gage plus rassurant que la divine Eucharistie.

P. HERMANN.

(1) Matth., x, 32.

CHAPITRE IX

L'ŒUVRE DE L'EXPOSITION DU TRÈS SAINT SACREMENT

L'ŒUVRE DE L'EXPOSITION : LA GRANDE GRACE DE NOTRE ÉPOQUE

*Si exaltatus fuero a terrâ,
omnia traham ad meipsum.*

Quand je serai élevé de
terre j'attirerai tout à moi.

(Joan., xii, 32).

Ces paroles que Notre-Seigneur disait de son exaltation sur le bois de la Croix, peuvent très bien s'appliquer à son exaltation sur le trône de l'Exposition. Quand il fut élevé sur le gibet d'ignominie, Jésus a attiré à lui l'univers entier. Malgré le scandale de sa Croix, les peuples ont laissé leurs erreurs pour aller se jeter dans ses bras. Aujourd'hui, élevé au-dessus des saints autels, dans les splendeurs de l'Exposition, il attire tout à lui : il attire nos *esprits*, il attire nos *cœurs*, il *nous* attire *tout entiers*. Convainquons-nous de cette vérité et persuadons-nous que l'Exposition du Très Saint-Sacrement est une des plus grandes grâces que Dieu puisse faire à notre époque, et